

[Text]

from the public treasury and so forth. All of that is fairly straightforward.

I think it is true also to say at this point that a lot of developing countries have acknowledged they need to adopt certain economic reforms in this respect. One cannot continue to consume more than one produces without there being negative consequences in the long run. But one has to ask how one goes from that kind of situation, for example where there is a very large and badly managed and badly run state sector, to a situation where the state sector is acting much more efficiently; it is producing efficiently. A lot of ideological agendas come into play. Just because the state sector is operating inefficiently does not mean ergo, we have to privatize everything and turn it over to the private sector; principally because the private sector in many countries, especially in Africa, is very rudimentary and ill-equipped to take on the management, let alone the efficient running, of enterprise. What happens in countries that have adopted this kind of doctrine is that one gets the same problems happening in the so-called private sector, which used to be the state sector, as used to happen in the state sector in the first place. So the answers cannot and must not be simplistic.

Prof. Bienefeld: My comment would be that I think everyone would agree with the issues you raise. Clearly there is an issue of management, and clearly it should be our objective, amongst other things, to try to help these countries improve their ability to manage their economies.

There are two questions that are quite critical here. One is our awareness that our ability to do that is relatively limited, partly because there is no blueprint, there is no correct solution for this. The solution that is appropriate to a country is in part determined by cultural factors. The kinds of inducements, the kinds of institutions that will work in Korea are different from the kinds of institutions that work in Canada or in Zaire. I think that is an issue that is very important.

But the other point I would want to make—and it is very much related to the debt issue—is that we always have to remind ourselves that success and failure are utterly relative concepts. Let me give you an example. A subsistence farmer farms his land. He has a certain standard of living. If he works somewhat harder, if he is lucky and the weather is good then life will be a bit better, and if he or she works a little less hard, then life will be a bit worse, but things fluctuate within those boundaries.

Now along comes somebody who probably has some aid agency report which says the farmers need credit, that the farmers would grow much faster if they had credit. This subsistence farmer now takes on a large load of

[Translation]

Je crois qu'il faut préciser maintenant que beaucoup de pays en développement reconnaissent qu'ils doivent adopter certaines réformes économiques. Il est impossible de continuer à consommer plus qu'on ne produit sans subir à long terme des conséquences négatives. Il faut se demander comment on peut transformer, un secteur gouvernemental massif et mal géré en un secteur beaucoup plus efficient et productif. Les diverses idéologies entrent en ligne de compte. Ce n'est pas parce que le secteur public est inefficace qu'il faut le céder au secteur privé et tout privatiser; d'autant plus que le secteur privé de nombreux pays, surtout en Afrique, est très rudimentaire et mal équipé pour prendre en charge la gestion d'une entreprise, sans parler de son exploitation efficiente. Les pays qui réagissent de cette manière retrouvent dans le secteur privatisé les mêmes problèmes qui affligeaient autrefois le secteur public. C'est pourquoi, les réponses ne peuvent pas et ne doivent pas être simplistes.

M. Bienefeld: On ne peut être que d'accord avec vous. Il s'agit bien entendu d'une question de gestion, et notre objectif devrait, entre autres, être d'aider ces pays à améliorer leur capacité à gérer leur économie.

Deux questions très critiques se posent ici. Premièrement, nous devons prendre conscience que notre capacité d'intervention est relativement limitée, en partie parce qu'il n'existe pas de plan, pas de solution idéale. Ce sont en partie les facteurs culturels qui déterminent la solution adaptée à un pays. Les types d'encouragement, les types d'institutions qui fonctionneront de manière satisfaisante en Corée sont différents des types d'institutions qui donnent de bons résultats au Canada ou au Zaire. À mon avis, il s'agit là d'un aspect très important.

Mais, le deuxième point que je voulais signaler et qui est tout à fait lié à la question de l'endettement, est que nous ne devons jamais oublier que le succès et l'échec sont des notions extrêmement relatives. Prenons l'exemple d'un cultivateur qui exploite sa terre pour assurer sa subsistance. Il dispose d'un certain niveau de vie. S'il travaille un peu plus fort, s'il a de la chance et si la température est clémente, sa vie sera un peu meilleure; en revanche, s'il travaille un peu moins fort, ses conditions de vie seront moins bonnes, mais les choses peuvent fluctuer.

Survient quelqu'un qui a probablement lu le rapport d'un organisme d'aide stipulant que les cultivateurs ont besoin de crédit, que leur productivité augmenterait beaucoup plus vite s'ils disposaient de crédit. Notre